



DELAISI DE PARSEVAL, Geneviève, *La part du Père*

Réginald Richard

Volume 39, Number 2, juin 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400041ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400041ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Richard, R. (1983). Review of [DELAISI DE PARSEVAL, Geneviève, *La part du Père*]. *Laval théologique et philosophique*, 39(2), 246–247.

<https://doi.org/10.7202/400041ar>

*juridique* sont malheureusement trop brèves. Elles touchent un point qui aurait mérité plus ample développement.

La vision qui se dégage de l'ensemble du volume est une vision fort bien équilibrée, ouverte aux exigences de la conscience individuelle, respectueuse des contraintes du réel, soucieuse de la nouveauté évangélique. On aurait aimé cependant que les concepts soient davantage précisés et servent de points de référence à chacune des contributions. Ce serait là passer à une étape *interdisciplinaire*, plus difficile sans doute, mais qui pourrait s'appuyer sur l'approche *pluridisciplinaire* fort bien menée dans la présente recherche.

Pierre GAUDETTE

Geneviève DELAISI DE PARSEVAL, *La part du Père*, Paris, Seuil, 1981, 14 × 20 cm, 319 pp.

*La Part du Père* ouvre une problématique fort stimulante sur les rapports du père et de la mère à l'enfant : opposition entre une accentuation du rôle maternel et une évacuation du père dans la grossesse, entre une évidence de la maternité et une incertitude toujours maintenue sur la paternité, entre une dévalorisation d'un vécu concret, charnel et fantasmatique de la paternité pour une « valorisation paroxystique de l'unique coït fécondant qui constitue le dogme occidental en matière de paternité » (p. 36). L'auteur entend mettre en cause les stéréotypes de la paternité dans la société occidentale et mener un questionnement et une analyse des dogmes d'incertitude où se maintient irrésistiblement le père dans sa fuite du rapport au réel de l'enfant.

La première partie du livre aborde la définition de la paternité dans différents systèmes de représentation idéologique, tant dans notre culture que dans celle des Trobriandais, des Gourmantchés ou des Indiens Mohave. L'auteur démontre comment les représentations culturelles de la paternité et de la maternité sont parfaitement ascientifiques. Pour l'auteur, il s'agit d'un discours qui s'appuie sur une réalité biologique (les attributs physiologiques distincts de l'homme et de la femme), mais qui l'« utilise » de façon téléologique ; ainsi, tant dans les théories de la conception et de la grossesse que dans celles de l'accouchement et de la prise en charge de l'enfant, les rôles maternel et paternel reposent sur une organisation langagière et symbolique qui s'écarte sensiblement des

critères biologiques auxquels l'Occident a coutume de recourir pour délimiter l'espace de la parentalité. Par là se trouvent remis en question les repères dits naturels, de la procréation, de l'instinct maternel et de la parentalité. La paternité peut donc, par rapport à nos critères occidentaux, être extrêmement polyvalente, i.e. assumée par le frère, le grand-père, le vieillard, le célibataire, etc. Ainsi Geneviève de Parseval y voit-elle une artificialité de toute configuration parentale et paternelle en particulier.

Dans la seconde partie de son ouvrage, l'auteur aborde les symptômes de la paternité, tant à travers la couvade psychosomatique qu'elle retrouve dans notre société, qu'à travers les manifestations psychotiques et les « acting out » de la paternité. Dans cette entreprise, elle soumet de nouveau le père aux analyses à la fois psychiatriques et psychanalytiques que depuis longue date les milieux scientifiques tiennent sur la maternité. Une analyse de la couvade, des « acting out » et des psychoses de « futurs pères » déniés en tant que tels par les pères et la société occidentale, y est reprise sur la base d'enquêtes sur le vécu de la paternité, tel qu'il se donne à écouter dans des entretiens « cliniques ».

Une troisième partie de l'ouvrage fait la présentation de cas de paternité dans leur vécu concret et normal, tant dans la première expérience de paternité que dans les multipaternités. Des onze cas présentés, l'auteur y fait découpage de quatre cas de primipères ; « l'hypothèse de travail était au départ de tenter de comprendre ce qui se joue au niveau psychologique pour un homme à sa première paternité » (p. 111). La deuxième série de cas a été repérée lors d'entretiens auprès de donneurs de sperme d'un hôpital parisien. La troisième série d'entretiens a été conduite auprès d'hommes stériles, dont la femme avait été inséminée avec du sperme de donneur. Enfin la quatrième série de cas touche des hommes demandeurs de vasectomie (les plus jamais pères). L'auteur, loin de réduire l'étude en ne tirant du matériel que les éléments dits significatifs, restitue l'ensemble du cas pour mieux faire reconnaître la dynamique de la parole des pères eux-mêmes : elle mène une analyse serrée qui fait ressortir entre autres la première paternité comme jeu à trois personnes : le grand-père, le père et le fils dont la naissance marque un événement dans la relation du père par rapport à son propre père. De même la paternité suscite-t-elle une liasse de fantasmes, de maîtrise, d'identifications, de réparations, de répétitions, de transgressions et de

dettes que l'ouvrage analyse à partir de la théorie psychanalytique.

Le travail se termine en ouvrant une perspective sur la paternité en Occident, qui structurée en traditions grecque et chrétienne fait toujours apparaître la paternité sur un fond religieux qui postule un autre père, le Dieu Père. Dans cette structure, la paternité peut-elle échapper au doute où elle s'est toujours maintenue et la maternité a une surévaluation de son rôle. Ainsi l'auteur termine-t-elle son ouvrage, non pas sur une « clôture du sujet », mais sur le souhait que l'on minimise « l'importance fantasmatique du ventre maternel » pour rendre « au père sa place pendant la grossesse » et modifier la relation père-enfant. Cette place d'où peut sourdre une émergence fantasmatique et un « background » imaginaire peut être rendue possible par la capacité de « l'expectant father » de connaître, toucher, nourrir (au sens psychologique, mais peut-être aussi biologique) son enfant au cours des rapports sexuels pendant la grossesse. Il y a là un lieu de fantasmatisation et un « back ground » imaginaire susceptible de resituer un vécu et une érotique de la paternité.

Cet ouvrage de Geneviève de Parseval est, à notre avis, une écriture osée, à la fois ardente et enthousiaste dans son style et la nouveauté de la problématique, des énoncés et des rapprochements, et à la fois appuyée sur des recherches en anthropologie et en psychanalyse. Il ouvre de même un champ de recherche et d'analyse neuf sur un aussi vieux sujet que celui de la paternité, en reposant la question du corps du père dans une culture qui en réduit l'exercice et l'intervention dans la naissance de l'enfant. Elle ramène cette question du corps non plus seulement à des paramètres biologiques, mais aux conditions de possibilité d'une fantasmatisation de père dans une culture qui avait bien pris soin de le loger dans le registre du symbolique — lieu du doute et de la loi — par l'évacuation du corps et de la fantasmatisation du désir. Doit-on se demander si le père, référé à cet ordre symbolique dans l'occultation de son corps et de sa fantasmatisation est lui-même symptôme de toute la culture occidentale, qui crée un ordre symbolique où le corps est réduit à quelques paramètres biologiques, v.g. dans l'alimentation, la gesture, la maladie, la sexualité, la mort, i.e. dans l'évacuation de toute une fantasmatisation du corps? Devrait-on pousser plus loin la question et se demander si la biologie n'est pas elle-même une fantasmatisation réservée à un petit groupe d'usagers de laboratoires à langage

particulier et à une instrumentation de mesure, mais coupée de la fantasmatisation de l'expérience quotidienne et concrète? N'y a-t-il pas dans la question d'une paternité réduite aux seuls critères biologiques, le même registre de fonctionnement social que celui de la maladie qui évacue tout le vécu concret et fantasmatique de la maladie pour n'en retenir que les paramètres biologiques dysfonctionnels? Il y a là tout un registre de questionnements que rend possible la lecture du travail de Geneviève de Parseval.

L'ouvrage de Geneviève de Parseval a ceci d'original qu'il reprend la question de la paternité sur un terrain inusité tant pour les anthropologues que les psychologues et les psychanalystes. Clinicienne dans les CECOS français, (centres d'étude et de conservation du sperme humain) elle a recueilli tout un dossier de données sur la fonction et le fonctionnement du père dans le champ de l'insémination artificielle, de la vasectomie, du don de sperme. Il y a là un lieu de pratique qui modifie la conception biologique sur laquelle la loi établit son critère de paternité. En effet, dans le cas d'une femme inséminée du sperme de donneur, le mari de cette femme est-il reconnu comme légalement père, ou encore peut-il contester sa paternité devant le tribunal en cas de volonté de rupture vis-à-vis de l'enfant qui est né de cette insémination? Par ailleurs, le père devenu père d'un enfant lors d'insémination artificielle doit-il repenser la question du coït fécondant où se loge légalement la paternité et investir ailleurs quelque chose de l'ordre du corps, par exemple dans la « couvade »? Il y a là un questionnement qui mériterait observation et analyse et qui mènerait à une remise en question de la légalité concernant le père.

L'ouvrage *La part du père*, tant dans sa problématique que dans son terrain d'écoute, ouvre un champ de travail qui, à notre avis, donnera lieu à d'autres travaux sur la paternité.

Réginald RICHARD

Jean SIMARD, *Un patrimoine méprisé. La religion populaire des Québécois*. avec la collaboration de Jocelyne Milot et René Bouchard, Cahiers du Québec, Montréal, Hurtubise HMH, 1979, 23 × 14,5 cm, 10-309 pages.

Cet ouvrage rédigé en collaboration veut « tirer du mépris le plus général ce patrimoine collectif » qu'est la religion populaire au Québec. Il passe en